

*Il n'est pas facile de te parler. Tu sembles oublier que nous vivons l'épilogue de notre vie, qu'ensuite il n'y aura plus rien à dire et que l'index lui-même d'autres le liront - pas nous.*

*Je te reproche de vivre depuis trente-cinq ans comme si tu avais à courir pour éteindre un feu. Dans ta course, il ne faut surtout pas te déranger, ni te devancer, ni t'emboîter le pas, ni te suivre - quel que soit l'ouvrage - aussi bien couper des branches sèches, il ne faut surtout pas s'aviser de faire quoi que ce soit avec toi, ensemble. Cette dernière entreprise est bien ce que j'ai vécu de plus affreusement triste. Tu es là à trembler devant mes initiatives, jamais tu ne discutes, tu ne fais que crier ou tu « prends sur toi ». Le plaisir normal de faire quelque chose ensemble, tu ne le connais pas. [...]*

*Pourtant, il serait peut-être aussi urgent de parfois nous rencontrer. Il nous reste extrêmement peu de temps, et tu le sais mieux que quiconque. Mon Dieu, ce que la sérénité me manque, toute une vie comme dans la voiture où je ne peux jamais te dire « regarde ! » puisque toujours tu lis ou tu écris, et qu'il ne faut pas te déranger. [...]*

*Je ne mendie pas, rien, ni ton temps, ni ton assistance, ce que je ne supporte pas c'est la manière dont tu te tiens sur la défensive, les barbelés et les fossés. Ma peine te dérange, il ne faut pas que j'aie mal, juste quand tu as tant à faire. [...]*

*Même ma mort, c'est à toi que cela arriverait. [...] Je te rappelle seulement l'heure : nous en sommes a moins cinq.*